

En rôdant autour du petit chaperon rouge

François Hébert

Volume 25, numéro 2 (146), avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1983). En rôdant autour du petit chaperon rouge. *Liberté*, 25(2), 44-59.

FRANÇOIS HÉBERT

EN RÔDANT AUTOUR DU PETIT CHAPERON ROUGE

à la mémoire de C.



LE CRAPAUD DANS L'ÂTRE

Quand le petit chaperon rouge apprit que sa grand-mère avait une sœur, mais dont on ne parlait guère, la curiosité la piqua. Elle entra dans la forêt et un bûcheron lui révéla que sa grand-tante devait avoir cent ans et qu'elle vivait dans un château difficile d'accès, par là. Elle prit la direction indiquée et finit par apercevoir deux hautes tours émergeant de la frondaison. Tout autour, il y avait des ronces, mais qui s'écartèrent pour laisser passer la jeune visiteuse. A son arrivée devant la grande porte, un chat cracha. Elle sonna. Un valet au teint blême vint

ouvrir et la conduisit au chevet de la vieille qui marmonnait des choses incohérentes: *il n'est pas venu, et: quel cauchemar! et: tu es un horrible petit garçon*, ce qui était faux comme chacun sait, le petit chaperon rouge étant une petite fille, et la plus jolie du royaume. La vieille, assurément, était folle, et cela pouvait expliquer pourquoi, à la maison, personne n'en parlait. Dans un vase, il y avait un bouquet de ronces.

— Chaque enfant est un désastre, dit la grand-tante.

— Tu n'en as pas eu? interrogea naïvement le petit chaperon rouge, qui avait hâte de partir.

— Seulement celui-là! répondit la vieille avec un rictus, qui montrait un crapaud dans l'âtre éteint.

— Prends-le, ajouta-t-elle; réchauffe-le, il a froid.

Quand le petit chaperon rouge le toucha, elle ressentit une brûlure à la main, très vive, comme si elle avait empoigné un tison. Elle cria, et au même moment la vieille rendit l'âme. Dans l'âtre, le feu se ranima. Le petit chaperon rouge posa les galettes qu'elle avait apportées sur la table de chevet de la défunte, et repartit.

Elle se piqua au genou en essayant de franchir le mur de ronces qui entourait le château. Malgré les efforts des médecins, jamais la blessure ne cicatrisa.

— Un jour, tu comprendras tout cela, lui dit son père à qui elle venait de raconter son aventure.

— Demain?

— Plus tard.

— Quand j'aurai douze ans?

— Plus tard.

— Quand je serai adulte?

— Plus tard.

— Vieille?

— Plus tard.

— Dans cent ans, alors.

— Si tu veux.

LE PETIT CHARDON NOIR

Quand le petit chaperon rouge entra dans la maison de sa grand-mère, elle fut horrifiée par son teint sombre, ses yeux perçants, ses oreilles décharnées, ses rides profondes. Elle alla chercher un couteau à la cuisine, et vlan! elle ficha le couteau dans le flanc de la bonne femme. Un lugubre hurlement se fit entendre, celui d'un loup eût-on dit. La vieille avait expiré.

Le petit chaperon rouge rentra chez elle et raconta l'horrible affaire à sa mère, qui se mit à pleurer.

— De toutes façons, elle allait mourir, protesta l'enfant, qui ne comprenait pas que sa mère pleure.

— Quand tu seras vieille comme ta mère, ajouta l'enfant, je te tuerai aussi, parce que je t'aime.

Comme sa mère pleurait encore, elle s'expliqua :

— Je ne veux pas vieillir, moi. Ni mourir. Me comprends-tu, maman?

— Non.

— Tuer quelqu'un, c'est comme cueillir une fleur.

— Tu es un petit chardon noir.

— Tu es ma mère, tu m'as faite ainsi.

— Ton père va te punir.

Le petit chaperon rouge s'enfuit dans la forêt où elle vécut comme les loups, ses amis.

QUI MANGE QUI?

C'était un loup, oui, grand, gris, souple, et avec ce feu froid dans les yeux, ce regard direct et métallique qui faisait peur. On ne pouvait s'y tromper. Mais aussi, et grand-mère le savait, ce loup qui parlait avait deux âmes: l'une active et impitoyable, celle d'un fauve, et l'autre, celle d'une victime, passive et un peu niaise. L'œil exercé de grand-mère avait remarqué que ce loup n'était pas comme les autres: en vérité, il s'agissait d'un loup déguisé en loup. Etrange travestissement! On ne pouvait *vraiment* pas le confondre avec un autre animal! Tout un loup en somme, avec ses deux peaux, la vraie et la fausse. Laquelle des deux était la vraie, laquelle la fausse? La première, la deuxième? L'intérieure, l'extérieure? Le piège était là, et grand-mère, double elle aussi, le savait très bien. Le loup, elle l'avait vu venir.

La maison de grand-mère ressemblait à son occupante, à tel point qu'on pourrait sans exagérer parler de sa maison comme de son second corps, et quand elle laissa entrer le loup, en toute connaissance de cause, l'animal fut pour ainsi dire *mangé par la maison*. Oui, lui-même, le loup, le mangeur mangé! Du moins, l'un des deux. Si dans l'avant-dernier acte l'autre loup, le survivant, mangea la deuxième grand-mère, la plus petite des deux, cela eut lieu dans la maison: autant dire dans la bouche, sinon dans la gueule, de la première et grande grand-mère. On ne se méfie pas assez des maisons.

Imaginez donc, à la fin, le petit chaperon rouge arrivant dans ce décor aux cloisons multiples: innocente comme on la connaît, elle sera broyée par tant de mandibules superposées. Je me demande ce qui est le mieux: être dévoré par un simple loup; ou être avalé par une grand-mère l'ayant mangé et rejoindre dans sa panse un loup déjà en train d'être digéré; ou bien être happé par la gueule d'un loup dans laquelle l'on verrait encore, au fond de sa gorge, les pieds de sa grand-mère, finissant d'être croquée.

NE JAMAIS PARLER À UN LOUP QUI PARLE

Je ne sais trop comment les loups meurent, mais je crois bien que leurs compères ne leur font pas de cercueils et ne les enterrent pas. On ne les descend pas en terre: ils y descendent eux-mêmes, lentement, au rythme des saisons. Ou c'est la terre qui monte à eux, les entourant, faisant à chacun un discret tumulus qu'aucune croix ne signale. Chez les loups, la mort est sans cérémonie. Or il advint qu'un loup, une fois, fut enseveli différemment.

Après avoir parlé à ce loup, le petit chaperon rouge rencontra un bûcheron à qui elle raconta sa conversation avec le loup. L'homme la mit en garde:

— Il ne faut jamais parler à un loup qui parle. Ça ne peut que mal tourner. Rentre chez toi.

Elle obéit. Elle mangea la galette qu'elle apportait à sa grand-mère et rentra lentement chez elle. Elle mentit à sa mère au sujet de sa visite à sa grand-mère. Et le loup fut dupé.

Comme dans le conte, ce dernier entra chez la vieille par la ruse que chacun connaît, et dévora la grand-mère. Il revêtit sa robe de nuit et prit sa place dans le lit. Et il attendit. Il attendit très longtemps, mais le petit chaperon rouge ne vint jamais. Dans son obstination, il attendit si longtemps qu'il maigrit énormément et puis mourut de faim. Passant par là, le bûcheron voulut saluer la grand-mère. Comme il frappait et n'obtenait aucune réponse, il se servit de sa hache pour fracasser la porte barrée. Il vit que la grand-mère du petit chaperon rouge était morte. La famille fut avertie. On enterra l'aïeule selon les rites locaux. Le petit chaperon rouge pleura. Comme la vieillesse et la mort rendent souvent les êtres méconnaissables, il ne vint à l'esprit de personne que ce pouvait être, plutôt que la vieille dame, un loup qu'on mettait en bière. Impossible de savoir, à plus forte raison, quand le cercueil fut cloué.

LA GALETTE

La plus belle galette, parfaitement dorée, la mère, qui venait de la sortir du four, la confia au petit chaperon rouge, pour qu'elle l'apporte à sa grand-mère. Le soleil avait disparu, le ciel était gris. L'enfant sortit. De la neige se mit à tomber.

— On dirait de la cendre, se dit la mère qui venait d'écarter le rideau pour regarder sa fille partir.

C'est non loin du moulin que la petite tomba, transie, épuisée. Elle mourut, gela, devint plus dure que de la pierre.

— Quelle aubaine! se dit le loup quand il vit l'enfant.

Le pauvre n'avait pas mangé depuis trois jours, depuis qu'il avait dévoré la grand-mère. Mais il se cassa une dent en essayant de croquer le bras du petit chaperon gelé. Il tenta de mordre l'autre bras: il perdit une autre dent. A plusieurs reprises, il voulut entamer son repas. Rien n'y fit. Ses dents, une à une, tombèrent dans la neige. Il dut à la fin se contenter de la galette.

Du moulin, le meunier regardait tomber les premiers flocons de l'hiver, qui lui parurent gros et acérés, et qui descendaient sur la forêt, furieux et pêle-mêle, comme autant de petits engrenages désespérés, ne sachant trop quoi moudre. Bientôt cependant, tout se tassa, toute la forêt fut sous une grande meule blanche, dure et plate.

L'HISTOIRE DU PETIT POT DE BEURRE

L'historien Michelet, à qui l'on peut se fier presque autant qu'aux conteurs, affirme que les petits esprits (goblines, follets, lutins) sont friands de beurre et s'y dissimulent volontiers. Mais ne me demandez pas *comment!* On parle beaucoup de la galette que le petit chaperon rouge apporta à sa grand-mère, mais on oublie que l'enfant lui apporta aussi un pot de beurre. Les contes sont ainsi faits que tout y compte. Et l'on dit que la famille de notre jeune héroïne vivait dans un village. Sans doute. Mais au risque de me tromper, je n'y crois pas, car on ne sent jamais la présence de voisins. On a plutôt l'impression que ces gens-là vivaient seuls, isolés, prisonniers de lieux dangereux, sinon carrément hostiles. Donc, en forêt. Et donc, on peut légitimement se demander d'où venait ce pot de beurre, un conte devant fournir toutes les réponses susceptibles d'être posées.

C'est la veille du jour fatidique qu'un marchand ambulancier était venu vendre ce beurre à la mère du petit chaperon rouge. Ce marchand, bien qu'il possédât un somptueux carrosse tiré par quatre magnifiques chevaux blancs, était essoufflé, car il était arrivé en courant, derrière l'équipage.

— Pourquoi ne voyagez-vous pas dans votre carrosse? lui demanda la mère.

— Madame! Je ne le puis, je ne suis qu'un marchand, je ne suis pas le roi, moi...

— Mais il est à vous, cet équipage, non?

— Non, madame. Je suis à lui. *C'est le beurre qui le conduit.*

Un fou, se dit la bonne dame, et chacun aurait réagi comme elle, n'est-ce pas? N'ayant guère de temps à perdre, et puisqu'elle avait justement besoin de beurre, enchanté ou non, elle demanda au marchand de lui vendre le petit pot de beurre qui, comme pour confirmer les incroyables dires de l'halluciné, était posé sur le siège du carrosse.

— Je vous demanderai un baiser en échange, madame, ce qui est *de l'or comptant*, madame, et ne me parlez pas de l'or dit réel, de ce vulgaire et si lourd métal, qui est seulement symbolique, ah! sachez que tout ce qui brille, madame, contrairement à la croyance générale, tout ce qui brille *est d'or*, madame, et cela...

Par compassion pour ce misérable bavard, elle paya. Elle obtint le petit pot de beurre et l'étrange équipage s'en alla. Mais cette nuit-là, un épouvantable chancre lui poussa à la lèvre supérieure. Comme elle n'était pas *entièrement* raisonnable, la superstition l'emporta et lui fit attribuer ce maléfice à la présence chez elle du satané pot de beurre. C'est dans son lit, recouverte de son drap, à l'aube, qu'elle confia à sa fille le petit pot, lui enjoignant de l'apporter à sa propre mère, avec une galette.

— Et fais vite! supplia-t-elle.

On connaît la suite: le loup dupa le petit chaperon rouge, qu'il dévora. Et le chancre de sa mère disparut également. Quand son mari, qui était bûcheron, revint d'un très long séjour en de lointaines forêts, il la trouva aussi belle qu'auparavant; il ne sut jamais qu'elle avait eu ce chancre, ni même qu'elle avait eu de lui une petite fille. Ils en firent, la nuit même, une autre. Je ne dirai pas qu'ils vécurent heureux et longtemps, mais seulement que d'autres choses leur arrivèrent.

MÊME MORT, LE LOUP EST À CRAINDRE

— Une poupée! dit le père, en regardant le petit chaperon rouge sortir de la maison, avec la galette et le pot de beurre destinés à sa grand-mère.

— Ne l'appelle pas ainsi, dit la mère.

— Quoi! Ne vois-tu pas qu'elle n'est pas *naturelle*, qu'elle est fabriquée de toutes pièces? Que rien ne lui arrive qui n'ait été prévu? Que sa vie entière est un jeu dont les règles sont dictées par les Puissances?

— Et ta vie à toi? répliqua fort justement sa femme.

— Oui, bien sûr, et la tienne aussi, et tes mots mêmes, et tout, vraiment tout, le village, ses habitants, la forêt aussi dont le désordre même n'est qu'ordonnance supérieure...

Le feu se consumait dans l'âtre. Le père bourrait sa pipe, la mère filait. Dehors, le vent sifflait, les feuilles tombaient.

— Notre petite va rencontrer le loup, dit le père.

— Que dis-tu?

— Ce loup aura mangé ta mère.

— Hein?

— Et ta fille, il l'aura à son tour.

— Ma foi, tu perds la tête.

Un peu plus tard, le petit chaperon rouge revint à la maison, toujours porteuse des denrées destinées à sa grand-mère. Elle annonça à ses parents que l'aïeule était morte.

— Tu vois! dit le père, qui ajouta: mangée par le loup!

— Non, dit sa fille. Le loup, je l'ai rencontré. Un bûcheron venait de lui fracasser le crâne avec sa hache.

— Grand-mère sera morte de vieillesse, voilà tout, dit la mère en pleurant.

— Mais tu as du sang sur la main, dit le père.

— J'ai touché au loup, j'ai voulu le caresser.

Quelques jours plus tard, on fit venir le médecin du village pour le petit chaperon rouge, atteinte par une leucémie qui, prévisiblement, quelques semaines plus tard, lui fut fatale.

LA LOGIQUE DES FÉES

Beaucoup ne croient pas à l'existence des fées. D'eux, les fées, les bonnes comme les mauvaises, ne se soucient guère; quand elles ont à intervenir dans leur vie, elles le font avec une discrétion totale, et qui me porte à croire qu'elles respectent leurs préjugés. Quant à ceux qui en parlent beaucoup, je pense que les fées répugnent à se mêler de leurs affaires, craignant probablement d'être mal comprises. La logique des fées souvent nous échappe.

Il y avait deux fées dans la forêt. L'une dit au loup:

— Va par là, compère, tu trouveras ton repas.

L'autre dit au petit chaperon rouge:

— Va tout droit, petite. Et attention au loup! Et ne joue pas avec les papillons!

Or ceux-ci, manifestement, étaient enchantés: ils avaient été envoyés là pour tromper l'innocente. Et il arriva ce qui arriva, comme le conte l'enseigne. Il arriva qu'une fée fut plus habile que l'autre, suggérant au loup de se déguiser en petite fille pour duper la grand-mère, puis en grand-mère pour duper la petite fille.

Mais pourquoi tout ce théâtre? Et je n'arrive pas à déterminer laquelle des deux fées, la bonne ou la mauvaise, avait au préalable convaincu le père du petit chaperon rouge de se déguiser en loup, ni pourquoi, si ce n'est pour commettre, après tant de subterfuges, l'inceste et l'acte anthropophagique.

DÉCEPTION

La mère dit à sa fille :

— Porte cette galette à ton père, qui est dans la forêt et n'a pas mangé depuis trois jours.

L'homme venait d'abattre un grand arbre et il s'affairait à l'ébrancher quand le petit chaperon rouge le trouva.

— Merci, dit le père à sa fille, et il mangea la galette.

Caché derrière un buisson, le loup observait la scène. Affamé lui aussi, il sanglota intérieurement. Comme tout cela était d'une déplorable banalité ! Hélas, pas question d'attaquer ce bûcheron armé. On ne lui laissait que des copeaux ! Désespéré, il se mordit une patte.



REMORDS DU LOUP

Quand le Christ revint sur la terre, il tomba sur le loup qui venait de manger le petit chaperon rouge. Estomaqué, le loup s'exclama :

— Encore toi? Ici, chez moi? Tu vas gâcher ma digestion. Remonte chez ton père. C'est le Nord ici. L'ignores-tu? C'est moi le dieu, ici. Tu as atterri au mauvais endroit. Va retrouver tes palmiers!

Sur ce, l'apparition disparut, et le loup se demanda s'il avait vraiment rencontré le Christ, ou s'il avait eu une vision.

— Est-ce que je digère mal? Me sentirais-je coupable? Ai-je commis une erreur? Je deviens fou, ma foi!

Le remords le travaillait. Ayant regagné son domicile, il confia à son aîné un cadeau qu'il lui demanda d'apporter à la mère du petit chaperon mort. C'était la coiffe de la défunte. Le louveteau la prit et entra dans la forêt, où il rencontra un garçon qui cueillait des noisettes.

— Ferme tes yeux, dit le garçon (c'était le frère du petit chaperon rouge), et ouvre ta gueule: je vais te donner une noisette.

Le louveteau obéit et le garçon tira de son dos un grand poignard qu'il planta dans le cœur de l'animal, dont le sang coula pendant trois jours.

DANS LE NOIR

Comme dans un encrier, il faisait noir dans le ventre du loup. Le petit chaperon rouge (dont on savait qu'il était rouge, mais on ne le voyait plus) avait très peur et ne savait trop que faire. C'était gluant et désagréable là-dedans, sans compter que grand-mère prenait beaucoup de place et gémissait tout le temps. Enfin, elle se raisonna et prit une décision.

— Ce loup, je vais le mordre. Je vais le manger de l'intérieur.

Elle prit une bouchée, dure et fibreuse, mauvaise au goût.

— Qu'est-ce qui m'arrive? se demanda le loup, qui s'étonnait de si mal digérer un repas qui lui avait pourtant semblé succulent.

La seconde bouchée fut plus facile à arracher à la paroi de l'estomac du loup, mais pas meilleure.

— Ouille! gémit le loup.

— Mange toi aussi, dit l'enfant à sa grand-mère, qui trouva l'idée bonne, sinon agréable.

Comme le loup se trouvait encore chez la grand-mère et que celle-ci possédait des médicaments pour favoriser la digestion, il prit un flacon et avala les deux derniers cachets qu'il contenait. Quand les pilules arrivèrent dans son ventre, à son tour le petit chaperon les prit, en avala une et donna l'autre à sa grand-mère, ce qui les aida à finir de manger l'affreux loup. Elles le grugèrent tant et si bien qu'à la fin il ne resta plus au loup que la peau.

Il était mort, mais à cause de la présence en lui de la grand-mère et du petit chaperon rouge, qui bougeaient, il paraissait vivant, et quand le chasseur arriva et le trouva chez la vieille, ignorant que la bête l'avait mangée, il planta son couteau dans son corps. Heureusement, l'arme ne blessa aucune des prisonnières, passant entre les deux. Le petit chaperon rouge, prudemment, tira le couteau à l'intérieur du

loup, le prit par le manche et découpa dans la peau une ouverture par laquelle elle sortit, à la grande surprise du chasseur.

— Viens, grand-mère!

— Non, petite, je suis morte de fatigue.

En disant cela, elle mourut. Son heure était venue; que le loup l'eût mangée ou pas, l'issue eût été la même.



LE VIEUX CHAPERON CRAMOISI

Ayant fini de tricoter le chaperon destiné à sa petite-fille, la grand-mère le trouva si beau qu'elle décida de le garder pour elle. L'enfant vint quand même la voir, avec une galette et un petit pot de beurre, auxquels toutefois l'aïeule ne toucha pas.

— Comme ce bonnet te va bien, grand-mère! dit la petite, qui n'en pensait rien mais voulait être polie, comme sa mère le lui avait conseillé.

— C'est pour mieux te ressembler, ma petite! dit la vieille, qui se regardait dans la glace et se croyait redevenue jeune.

Mais elle se contait des histoires: le chaperon ne l'embellissait pas, bien au contraire il l'enlaidissait. Elle avait l'air ridicule, et c'est pourquoi les gens du village l'appelèrent *le vieux chaperon cramoisi*.

L'histoire a perdu sa trace, mais on peut supposer soit qu'elle mourut peu de temps après, soit qu'elle devint tout à fait folle. Certains ajoutent que la vieille donna à l'enfant son vieux châle gris, tout effiloché, que la petite fille accepta; qu'ensuite, en rentrant chez elle, elle rencontra le loup. Celui-ci lui demanda où elle allait.

— Chez moi, dit-elle simplement.

— Je peux t'accompagner?

— Oui, dit-elle, ajoutant tout bas: si tu peux.

Sur ce, elle jeta le châle sur le loup qui s'y emberlificota de si belle façon qu'il ne doit pas encore s'être dépris de ses rêts.

ÉPILOGUE

Des filaments de la chair du petit chaperon rouge étaient encore coincés entre les dents du loup, quand ce dernier rencontra le renard, qui vendait des brosses à dents. Du poison de belladone se trouvait entre les poils de celle que le renard refila au loup.

